

12 juin 1837, Nohant « Les entretiens journaliers avec le Dr Piffoël »

« Ici tout est rêve. Les nuits sont sublimes. Nous nous réunissons sur la terrasse et chacun poursuit ses chimères. Souvent Frantz se lève et va dans la maison se mettre au piano. Hier soir, pendant qu'il jouait les mélodies les plus fantastiques de Schubert, Marie d'Agout se promenait dans l'ombre autour de la terrasse. Elle était vêtue d'une robe pâle, un grand voile blanc enveloppait sa tête et presque toute sa taille élancée. La lune se couchait derrière les grands tilleuls et dessinait dans l'herbe bleuâtre le spectre noir de sa place immobile. Un calme profond régnait parmi les plantes, la brise était tombée, mourant, épuisée sur les longues herbes. Nous étions tous assis sur le perron, l'oreille attentive aux phrases, tantôt charmantes, tantôt lugubres, engourdis comme toute la nature dans une morne béatitude. Nous ne pouvions détourner nos regards du cercle magnétique tracé devant nous, quant à la muette sybille aux voiles blancs au bout de la terrasse, elle était à peine visible. Puis elle se perdit tout à fait dans les sapins et reparut tout à coup dans les rayons de la lampe comme une création spontanée de la flamme. Elle vint s'asseoir sur une branche flexible qui ne plia pas plus que si elle eut porté un fantôme. Alors la musique cessa, comme si un lien mystérieux eut attaché la vie des sons à la vie de cette belle femme pâle qui semblait prête à s'envoler vers les régions de l'intarissable harmonie. »

1843, lettre à Delacroix, après le deuxième séjour du peintre à Nohant.

« Je sème, je plante, je fume mes plates-bandes, je fais des massifs, j'enfonçe des pieux, je relève des murs, je fais venir de la terre légère d'une demie-lieue. Je suis en sabots toute la journée et ne rentre que pour dîner. Je ne plante pas un brin d'herbe sans penser à vous, sans me rappeler comme vous aimez et appréciez les fleurs et comme vous les sentez, et comme vous les comprenez, et comme vous les peignez... j'ai fait multiplier dans mon jardin le mérite modeste (le réséda dans le langage des fleurs), la mauve pâle à cœur violet et à étamines d'or. Elle a conservé le nom que vous lui avez donné... »

1855, lettre à son éditeur Hetzel :

« La vie en somme, ce n'est pas du bonheur, c'est du courage. »

1867, lettre à Flaubert :

« Je ne m'intéresserais pas à moi si j'avais l'honneur de me rencontrer. »

1868, lettre à Flaubert :

« Il n'y a d'intéressant, dans ma vie à moi, que les autres. »

1872, lettre à Flaubert :

« Je vais à la rivière à pied, je me mets toute bouillante dans l'eau glacée.... Je suis de la nature de l'herbe des champs ; de l'eau et du soleil, voilà tout ce qu'il me faut. »

1875, lettre à Flaubert :

« Tu rends plus tristes les gens qui te lisent ; moi je voudrais les rendre moins malheureux. »